

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime MORAND

L'indifférence

Entretien avec l'abbé André Bise

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 215-225

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Entretien avec l'abbé André Bise*

*ancien recteur du Collège Saint-Michel à Fribourg*

*propos recueillis par Maxime Morand*

## **Le personnage**

*On a coutume de vous définir comme un humaniste. Dans quelle mesure ce qualificatif correspond-il à ce que vous pensez être ?*

C'est une appellation qui me gêne, parce que, pour ma part, je me fais une idée de l'humanisme assez exigeante, et, précisément, je n'ai pas du tout l'impression d'y correspondre. Je me fais cette idée sur des modèles.

Un coup d'œil derrière soi, vers les années qui s'éloignent, et je comprends que ce qui a été décisif, illuminant, dans la vie, c'est la rencontre et la fréquentation — quelquefois par livres interposés — d'hommes d'une exceptionnelle richesse intellectuelle et spirituelle. Des humanistes ? Si l'on veut, mais il y a plusieurs « variétés » d'humanistes : le lettré, le scientifique, le spirituel... Des hommes en qui l'humanité s'accomplit, dont la culture est exemplaire, en quelque domaine. Des maîtres. Je songe à l'abbé Ernest Dutoit, à l'abbé Zundel, à Marcel Strub.

## Des maîtres éveilleurs

*La disparition des «maîtres» n'a-t-elle pas favorisé l'apparition d'une race de collégiens ternes, désintéressés, indifférents ? Ou bien y a-t-il encore des « maîtres » ?*

Un « maître », c'est un éveilleur. Voilà l'essentiel. Cela veut dire que la notion de « maître » est subjective. Tel élève rencontre un « maître » là où un autre ne rencontre personne. J'ai été étonné d'entendre des réactions d'élèves faisant la louange de tel professeur que, comme recteur, je jugeais un peu sévèrement : quelqu'un que je n'aurais pas classé parmi les têtes d'affiche ! Et pourtant, ce professeur-là impressionnait, éveillait des élèves. Je crois donc que les « maîtres » existent encore. Parce qu'on ne sait pas ce qui se passe effectivement dans ce lieu essentiel du collège qui est la salle de classe. Et puis, il y a des moments de grâce ou des moments d'ennui. Il y a des élèves qui s'éveillent, il y en a d'autres qui continuent de dormir. Il y a des « maîtres » qui ont des phases très belles et qui ont des moments difficiles...

Ceux que nous appelons nos « anciens maîtres », presque avec une majuscule, ceux qui faisaient la réputation d'un collège, et dont on est fier de dire qu'on a été leur élève, il faut aussi dire qu'ils bénéficiaient de conditions un peu différentes qui favorisaient leur ascendant. Il faut penser quand même que les collèges étaient plus fermés. Il faut penser à l'internat, par exemple, et au milieu culturel plus homogène, moins disparate qu'aujourd'hui.

## L'expérience de l'indifférence

*En regard de ce passage d'une situation fermée, dans laquelle régnait une ambiance culturelle permettant aux élèves de s'enthousiasmer pour des personnes et des idées, à une situation où tout cela s'est un peu étiolé, comment appréhendez-vous le phénomène qu'on appelle « indifférence » ?*

C'est un peu difficile à cerner dans un vaste ensemble. D'une part, il y a des changements tellement évidents qu'on se dit que les jeunes ne sont plus les mêmes. On croirait que les enthousiasmes qu'on a pu connaître sont désormais périmés. Soit dit en passant : les enthousiasmes, on les idéalise

avec le temps. On les idéalise soit en les majorant par rapport à ce qu'ils étaient réellement, soit en les étendant à tous, en croyant que les enthousiasmes qu'on a eus avec quelques amis dans une classe étaient le fait de la classe entière, et ce n'est qu'après que l'on s'aperçoit que ce n'était pas tout à fait vrai.

On dit que les jeunes ne sont plus capables de ces enthousiasmes-là. En fait, ils ne sont plus dans les conditions où nous étions qui nous permettaient de nous enthousiasmer. Voici un exemple concret. Récemment quelqu'un qui voudrait aider les collégiens — quelqu'un qui a la cinquantaine — m'a dit : « Ecoutez, j'aimerais bien qu'au collège vous organisiez des conférences par des gens célèbres, parce que moi, quand j'étais collégien, j'ai entendu celui-ci, j'ai entendu celui-là, et cela m'a beaucoup frappé, cela m'a ouvert... » J'ai fait la même expérience, du reste. Je me rappelle très bien une conférence donnée par Léopold Levaux sur Léon Bloy. Avec un petit groupe nous avons été emballés pour une semaine et on s'est mis à lire Léon Bloy. Alors mon interlocuteur voulait que les collégiens aient des rencontres de ce type-là. Et ma première réaction a été de lui dire : « Doucement, on n'est plus dans le milieu qui permet que les collégiens s'enthousiasment pour un conférencier qui viendra leur donner une bonne parole, un bel exemple, et les retourner dans leur vie ! » C'est peut-être faux, peut-être les jeunes « mordraient-ils » comme on dit. Cela pour dire qu'on a l'impression qu'au fond le monde a tellement changé, que les conditions culturelles, religieuses, familiales, scolaires ont été si chahutées, bouleversées, disloquées, qu'il n'y a plus à espérer des jeunes autre chose qu'une indifférence envers ce qui nous a enthousiasmés. Mais, d'autre part, je suis assez étonné, et c'est un étonnement qui est fréquent dans les rencontres individuelles : les jeunes nous ressemblent. Ils nous rappellent ce que nous étions. C'en est même émouvant ! On a envie de leur dire : « je te reconnais là ». A condition de les écouter...

*Mais le phénomène indifférence comme rencontre du mur de silence, voire d'hostilité, en avez-vous fait l'expérience ?*

C'est arrivé. Il y a tout de même des élèves qui ont une certaine hostilité. On peut penser au plan religieux, par exemple. Il y a un certain dédain, une indifférence à l'égard de ce qui est enseigné. Mais ce n'est pas général. Au

contraire, je trouve qu'il y a une très grande soif chez les jeunes. Même chez ceux qui font beaucoup de maths par exemple, il y a une très grande soif de vie artistique, soif de goûter à la poésie, de comprendre la peinture ; la musique les intéresse. C'est plutôt réconfortant. Les jeunes ne sont pas froids. Evidemment, il faut admettre qu'ils puissent se passionner juvénilement pour des choses qui nous paraissent un peu superficielles. Pour ma part, je n'ai pas un amour immodéré pour l'auteur de *l'Ecume des Jours* par exemple. J'ai lu Boris Vian, un peu par devoir, pour me donner une conscience tranquille vis-à-vis des jeunes qui en parlent volontiers. Leur enthousiasme ne me gêne pas. Après tout je suis prêt à leur dire, si je devais en parler : « Ecoutez, je comprends très bien que vous vous passionnez pour ça, mais moi je n'y arrive pas. » On s'est aussi enthousiasmé lorsque nous étions jeunes pour des choses dont nos professeurs devaient se dire : « Ils feraient mieux de lire autre chose. » Boris Vian n'est peut-être pas le meilleur exemple parce que tout de même il y a quelque chose qui me touche là-dedans, mais, autre exemple, je pense aux poèmes de Jacques Prévert qui ne me disent rien.

*Vous ne pensez pas qu'il y ait une génération Boris Vian qui, sous l'influence de ses chansons et de son style de vie, refuse toutes les valeurs quelles qu'elles soient parce que celles-ci seraient contraires à la liberté ?*

C'est possible qu'il y ait des générations ou une génération « Boris Vian » avec tout ce que cela comporte de rejet, ou d'une certaine indifférence. Je crois davantage à une ambiance diffuse : il y a probablement bien des jeunes qui sont dans cette indifférence ou cette hostilité aux valeurs sans avoir lu une seule ligne de Boris Vian, mais c'est dans l'air. C'est diffusé par toutes sortes de médiations culturelles, sociales. Alors ils participent de ça, mais il me paraît difficile qu'une jeunesse tout entière s'en satisfasse. Je ne suis pas si pessimiste que ça ! C'est douloureux de faire cette expérience-là, pour eux et pour ceux qui sont responsables d'eux ou qui aimeraient les guider ailleurs. Mais il n'y a pas lieu de désespérer !

## Un changement dans la jeunesse

*Si vous deviez faire une appréciation — dans la période où vous étiez recteur de Saint-Michel — des différentes volées dont vous vous êtes occupé, est-ce qu'il y a eu une évolution dans la jeunesse ?*

Effectivement il y a eu un changement assez significatif.

Première période : 1971-1972. Les débuts des années 70 traînaient encore ce qu'on peut appeler les relents de 68. Il y avait de la contestation ouverte. Il y avait des grèves sur la place. Il y avait des groupes de contestataires. C'était assez dur ! Deuxième étape : une tonalité générale très grise, minimalisme chez les élèves dans le travail, et une espèce de grogne, de mauvaise humeur manifeste dans l'attitude des jeunes vis-à-vis de leurs professeurs, vis-à-vis des adultes, vis-à-vis de la « Maison ». Comme nouveau recteur je le ressentais assez durement parce que, enthousiaste, on commence à croiser des élèves qui vous regardent de travers sans qu'on ait jamais eu affaire avec eux directement ; ça fait un peu mal ! On se dit qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ! Il y avait effectivement quelque chose qui ne tournait pas rond. C'est difficile à définir. Ça se cristallisait dans des moments très durs, par exemple : la grève, des mouvements d'élèves : délégation devant la porte du rectorat, protestations diverses, discussions serrées avec des meneurs qui ne venaient d'ailleurs pas de n'importe où, et qui étaient formés. Il y avait donc une espèce de subversion qui se créait. Il y avait aussi des côtés très reconfortants, dans le sens où il y avait une réaction à cette réaction-là chez les élèves eux-mêmes qui se divisent assez vite, ne suivent pas nécessairement, en tous points, les parleurs !

Et puis, au fil des années, j'ai un peu de peine à situer ça, mais vers le milieu de la décennie 70-80, ça a changé. Le climat est devenu plus détendu. Finies les contestations, alors que ça aurait pu continuer — il y eut encore des événements dont on a parlé d'ailleurs à propos du Collège Saint-Michel — mais c'étaient des événements très localisés et n'emportant plus du tout la masse, ne donnant plus à la masse cette grisaille. C'est le contraire : les élèves ont plutôt dit : ras le bol de vos histoires ! Un signe qui m'a toujours paru une sorte de baromètre : croiser les élèves dans la cour tout simplement. Or, à l'évidence, les élèves sont actuellement plus joyeux dans la manière dont ils vous saluent. Ils se présentent avec une espèce d'heureuse décontraction.

*Vous dites qu'au milieu de la décennie « ça a changé ». Quelles sont les caractéristiques de ce changement ?*

La caractéristique, c'est une façon plus heureuse pour les jeunes d'être dans leur peau. A quoi cela tient-il ? Sont-ils bénéficiaires d'une vie plus facile ? Ce n'est pas très sûr, parce que l'on sait, entre autres, que les débouchés sont plus difficiles pour eux ; pour autant qu'ils pensent à leur avenir ils doivent se rendre compte que ce n'est pas si simple et que rien n'est assuré, et cela pourrait les rendre inquiets — avec aussi la contrepartie de les conduire à plus de travail. Parce qu'ils se rendent compte qu'il faut aussi se battre pour se situer dans l'existence, ils sont moins minimalistes. Je suis étonné de voir dans des classes des élèves qui « bossent terrible » comme ils disent, et qui ne sont pas du tout la risée des copains. Ce qui pouvait être le cas avant. Il y a des élèves qui peuvent très bien travailler et qui sont estimés, ce qui est une bonne chose, une émulation revenue. Pourquoi ? Je ne sais pas trop.

## **Une bonne nouvelle**

*On remarque quand même qu'il y a des jeunes qui se sont « blindés » face à l'existence. Comment envisager une sorte de « stratégie » qui soit susceptible d'ouvrir ceux qui se sont enfermés en eux-mêmes ? Je pense surtout au défi que doivent relever les professeurs de religion qui tentent d'annoncer une Bonne Nouvelle et qui se trouvent devant des gars et des filles qui regardent celle-ci comme une « vieillerie »...*

La « Bonne Nouvelle », si elle vieillit, c'est seulement à cause des oripeaux que nous lui mettons. J'en suis convaincu. Je suis persuadé qu'elle reste une Bonne Nouvelle si on arrive à faire que les jeunes, je ne dirai pas s'extasient, mais tout de même la découvrent dans une attitude d'émerveillement.

Une stratégie ? Je n'ai pas la recette, mais je suis porté à penser qu'il ne faut pas trop de prudence. On en a mis un peu trop ! D'une part, on ne peut pas être routinier. Exemple : présenter l'Évangile à des gosses de 13-14 ans — encore plus à des jeunes de 18 ans — en utilisant l'introduction d'un manuel scolaire d'il y a six à dix ans est exclu, cela leur paraît de la vieillerie... même

les exégètes de l'époque sont déjà des vieilles lunes : ça n'intéresse plus. D'autre part, il ne faut pas non plus trop tourner autour du pot, trop ruser, parce que, au fond, les jeunes ont vite fait d'éventer nos histoires en se disant : « On le voit venir, il va finir par nous dire que l'Evangile c'est le mieux et il nous promène gentiment... » ... et puis, cela me paraît un peu malhonnête mais je comprends dans quel sens on arrive à utiliser cette stratégie-là, parce qu'on sent justement un climat d'indifférence. Alors, troisième solution, la seule à mon avis, c'est de trouver le passage par où les jeunes peuvent percevoir cette parole. A des enfants il faut dire directement les choses. Il y a une mise en cause de soi — un témoignage (je ne suis pas pour le témoignage à outrance : des gens qui défilent dans la classe pour dire : « Voilà comment j'ai vécu... », cela est un peu gnangnan, dépassé...) — mais que le maître lui-même soit témoin, et qu'il soit témoin direct, sans trop de détours. Cela n'exclut pas la science nécessaire, les contenus de l'enseignement qu'il ne faut pas évacuer, mais on peut leur dire des choses très savantes, très « structurées », en s'y mettant, en se mettant en cause. Je crois que ça reste. Je n'ai pas une longue expérience dans la catéchèse mais j'ai constaté que même ceux qui paraissent des durs, tout d'un coup, on les voit qui s'intéressent.

## Une conquête

*Chaque personne, comme chaque groupe social, a souvent le réflexe de rechercher les causes de ses maux en dehors d'elle-même, on accuse les influences extérieures... mais n'y a-t-il pas une responsabilité propre qui relèverait d'un enseignement raté ? Est-ce qu'il n'y a pas dans notre société quelque chose qui engendre des indifférents ? Les collègues religieux n'engendrent-ils pas des incroyants ? Alors, cette indifférence, cette incroyance, n'est-elle pas une remise en cause faite à notre endroit ? Dans ce sens-là, l'indifférence n'est-elle pas un défi jeté à l'ordre établi ?*

A mon sens, cela peut s'expliquer de la façon suivante : plus un collège est une maison fermée, où l'autorité est éminemment protégée et soutenue, plus on risque de s'endormir et de ne pas voir que l'on secrète de l'ennui. L'ennui,

c'est le commencement de l'indifférence. A la limite, ce sera le rejet. Alors, bien sûr, il y a quelque chose de bienfaisant dans la rupture des cadres trop bien faits. Comment expliquer cela ?

Dans la liturgie par exemple, dans le domaine de la pratique religieuse, le simple fait que les gens ne se sentent plus obligés d'être à la messe fait qu'on a en face de soi des gens qui attendent quelque chose et qui ne sont pas là simplement parce qu'ils doivent être là de 10 heures à 11 heures, et c'est un stimulant parce qu'ils sont plus attentifs, critiques à l'occasion, participants. Ils discutent ce qu'on leur apporte...

En classe, c'est pareil. Si je vais donner un cours et que je me dis, abusivement confiant dans mon autorité de « prof » : « Bon, on va lire la grammaire de la page tant à tant, on voit tel chapitre, ils n'ont qu'à étudier leur bouquin ; c'est comme ça que j'ai appris et c'est comme ça qu'ils apprendront ! » c'est très dangereux et ce n'est pas stimulant du tout !

On n'en est plus là : il faut maintenant conquérir son public dans une classe, soit pour les leçons profanes, et surtout soit pour les leçons religieuses.

### **Reconnaître un enthousiasme différent du nôtre**

*Quelles sont les valeurs qu'il faudrait promouvoir dans notre société pour susciter un nouvel éveil, pour susciter de l'enthousiasme ?*

Je ne peux dire qu'une chose sans donner de solution-miracle. De l'enthousiasme, les jeunes en ont, mais quelquefois il ne nous est pas perceptible parce que les jeunes se sentent pris dans un système d'éducation, d'enseignement, qui leur paraît ne pas coller avec ce qu'ils souhaitent. Alors, me semble-t-il, il faut faire un double effort, un effort de présence auprès d'eux pour percevoir ce qui les intéresse et ce qu'on leur enseigne. Ce n'est pas facile, parce qu'il faut maintenir un enseignement de choses qui, pour eux, a *priori*, ne jouent pas avec ce qu'ils veulent, mais je crois qu'on peut les entraîner. Je suis d'avis qu'on peut enseigner des choses qui leur paraissent inutiles — comme ils disent — et leur montrer que c'est important et les enthousiasmer pour ça. Ça ne joue pas à tout coup, ni pour tout le monde. Mais il ne faut pas, en tout cas, que l'enseignement qu'on leur donne leur

apparaisse comme un truc figé, rigide... L'enseignement doit toujours éclairer les sentiers où ils sont, quitte à les ramener dans des sentiers meilleurs.

*Tout cela suppose une nouvelle façon d'enseigner qui tente de rejoindre un enthousiasme différent du nôtre...*

Il faut croire, en effet, à cet enthousiasme latent ou possible chez les jeunes, et accepter que cet enthousiasme n'aille pas dans le même sens que le nôtre ou s'exprime de la même façon que nous l'avons vécu.

Il faut revenir à la notion de « maître éveilleur ». On peut même filer l'image et dire que le maître éveilleur, ce n'est pas lui qui vit la journée... Comment m'expliquer ? La mère de famille qui va réveiller son potache de 15 ans qui ne veut pas sortir de son lit pour aller à l'école, ou même pour aller au sport, elle l'éveille. Mais après, c'est lui qui vit, ce n'est pas elle. Le maître est dans la même position. Je n'ai pas à éveiller les élèves pour qu'ils fassent les mêmes trucs que moi. Ils ont leurs jeux, leurs passions, leurs enthousiasmes... alors il faut accepter d'avance que ça va être un peu différent. Cela va même quelquefois contre ce que j'attendais, peu importe.

*Dans ce sens, ne pensez-vous pas que les milieux « bien-pensants » font une analyse de l'indifférence qui est surtout un refus de la différence ?*

C'est le danger qui nous guette. Mais j'aimerais bien que les élèves se passionnent pour la grammaire ! mais les jeunes, eux, font la moue, rigolent et disent : « c'est lui qui se passionne ! » Il ne faut pas jouer de faux jeux. Les jeunes sont eux-mêmes, qu'on les laisse être eux-mêmes : eux nous laissent être nous-mêmes, ils n'ont pas envie de nous écraser, de nous écarter, surtout si l'on est attentif à ce qu'ils font, à une sorte de partage aussi.

La peur de la différence — la paralysie — tient à une méfiance un peu viscérale que les aînés ont à l'égard des jeunes. On se sent bousculé et l'âge risque d'augmenter, hélas ! ce sentiment d'insécurité : « il faut les tenir, parce

qu'ils deviennent débordants ! » Après vingt-cinq ans d'enseignement, j'ai évidemment connu toutes sortes de mauvaises habitudes d'élèves... et la tentation devant un jeune est grande de me dire : « Il est capable de tout ! J'ai de l'expérience. » Les jeunes, eux, n'ont pas cette mémoire paralysante. Pour eux, ce qui s'est passé, par exemple en 68, c'est des vieilles lunes ! Ils ne savent même pas ; il faut leur expliquer cela à la leçon d'histoire maintenant.

Adultes, nous ne croyons pas assez à la fraîcheur des jeunes — c'est peut-être un mythe la fraîcheur des jeunes parce qu'ils sont quelquefois un peu fripés — mais quand même : ils réinventent le monde. Le passé récent que nous avons connu, ils n'en savent rien. Ils ne faut pas nous targuer de notre expérience, de notre mémoire pour justifier notre méfiance. Les jeunes ont une certaine virginité sur laquelle il faut compter. Il ne faut pas alourdir leur compte sous prétexte que le nôtre a été assez pesant.

*On dit que la masse des « indifférents » qu'il y avait en Allemagne dans les années 30 a servi de tremplin au national-socialisme, où la masse indifférente a été récupérée, enthousiasmée à faux. Est-ce que notre masse indifférente actuelle ne comporte pas aussi un danger immense dans la mesure où les jeunes sont disponibles à des enthousiasmes « purs et durs » ?*

On a envie de se consoler en disant que si le christianisme a perdu de sa force percutante, le marxisme aussi. Il est aussi devenu une vieille lune. Il a subi la même éclipse, après avoir été un pôle d'attraction très fort.

C'est vrai que l'indifférence sur le plan politique, cette sorte de « neutralité », c'est un terrain pour les enthousiasmes idéologiques. Du point de vue religieux, il y a de ce côté-là l'explication de l'engouement de certains pour les sectes. Je pense à d'anciens collégiens très brillants, très généreux, et qui ont basculé dans cette direction. Ils avaient manifestement besoin de quelque chose qui les mobilise. Dans ce domaine, je me sens très démuné, je ne me sens pas du tout homme à faire des mouvements, à créer des trucs, à enthousiasmer. J'admire beaucoup ceux qui peuvent le faire... J'avais une grande admiration pour le chanoine Thurre, je trouvais sensationnel ce prêtre capable d'entraîner des jeunes à des actions.

## Un autre enseignement

*Pour rejoindre les jeunes qui ont mis leurs valeurs en dehors de nos structures traditionnelles, ne faudrait-il pas penser autrement l'enseignement ?*

Oui, tout à fait. Je ne dis pas ça parce que j'ai quitté la responsabilité de recteur et que c'est plus simple de le dire maintenant qu'avant, mais il y a en Suisse une sclérose de l'enseignement secondaire supérieur qui est assez effrayante. Personne ne veut rien lâcher des fameux programmes fédéraux, de ce qui a toujours été fait ! A mon sens il y a deux directions dans lesquelles il faudrait penser du neuf.

Premièrement, le contenu des programmes est surchargé, ça ne joue plus, ça ne correspond plus. On vit sur l'encyclopédisme du XVIII<sup>e</sup> siècle ou du XIX<sup>e</sup>. Il ne s'agit pas de tout bousculer et de changer les programmes tous les six mois. Non. Mais il y a une réforme à entreprendre. Or, je sais comment les rapports dorment au fond des tiroirs...

Deuxième direction : c'est celle du cadre même de la classe. Il y a des choses institutionnelles qui pourraient être modifiées. Je ne dis pas qu'il faille un chamboulement, mais il y a des conditions nouvelles de cette fameuse vie en classe — je crois très fort à la classe —, il faudrait lui donner des moyens un peu différents.

*Mais vous avez certainement rêvé au collège idéal, à l'enseignement idéal qui ferait que personne ne peut rester indifférent...*

Le collège idéal ? C'est le rêve de tout professeur. Voici une esquisse : une maison à taille humaine, qui ne soit pas menacée d'être une boîte anonyme, un collège qui, sans intolérance, puisse se donner une orientation spirituelle ferme, déclarée — un collège où les jeunes puissent recevoir non seulement une instruction mais aussi une éducation. Une maison de partage et de prière, autant que d'étude. Quant aux études elles-mêmes, aux fameux programmes : de grâce, un peu de liberté !